

**Des chercheurs en liberté**  
**Le MTI 80 sur l'établi de la « sociologie (de) garage »**

Jean FRANCES

(EHESS)

Stéphane LE LAY

(CNAM-UNIVERSITE PARIS-DESCARTES)

Baptiste PIZZINAT

(UNIVERSITE BORDEAUX MONTAIGNE)

*Carnet Zinsel*, 16 avril 2016, <http://zinsel.hypotheses.org/2608>

Licence Creative Commons

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative  
Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale  
Pas de Modification 4.0 International



« On sait que les groupes n'aiment guère ceux qui "vendent la mèche", surtout peut-être lorsque la transgression ou la trahison peut se réclamer de leurs valeurs les plus hautes. Les mêmes qui ne manqueraient pas de saluer comme "courageux" ou "lucide" le travail d'objectivation s'il s'appliquait à des groupes étrangers et adverses seront portés à jeter le soupçon sur les déterminants de la lucidité spéciale que revendique l'analyste de son propre groupe. »

Pierre Bourdieu, 1984, *Homo academicus*, Paris, Les Éditions de Minuit, p. 15.

Le travail ethnographique constitue un ensemble d'activités dont les contraintes corporelles, psychiques et morales doivent être prises au sérieux par le chercheur s'y engageant<sup>1</sup>. L'ancienneté de la question est là pour en attester<sup>2</sup> et son actualité rappelle la nécessité de la reposer *encore* à mesure de l'évolution des objets d'études et des reconfigurations des conditions de la recherche en sciences sociales<sup>3</sup>. La pratique de l'observation participante accentue un certain nombre des difficultés relevées par les praticiens de l'enquête de terrain<sup>4</sup>, d'autant plus lorsqu'il s'agit, pour le chercheur, de rendre compte des transformations affectant son milieu professionnel<sup>5</sup>, comme cela sera le cas dans cet article. En retraçant ici la genèse d'un collectif autonome de sociologues tournés vers l'étude d'un concours de communication pour doctorants et jeunes docteurs, nous montrerons comment nous en sommes

<sup>1</sup> Les auteurs tiennent à remercier Angèle Grövel et Arnaud Saint-Martin pour leur relecture critique d'une première version de cet article.

<sup>2</sup> Whyte William Foote, 2002 (1943), *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte ; Hughes Everett C., 1997 (1960), « La place du travail de terrain dans les sciences sociales », in id., *Le Regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 267-279 ; Carles Pierre, 2001, *La sociologie est un sport de combat*, 49mn40-51mn45.

<sup>3</sup> Flamant Nicolas, 2005, « Observer, analyser, restituer. Conditions et contradictions de l'enquête ethnologique en entreprise », *Terrain*, n° 44, p. 137-152 ; Olivier de Sardan Jean-Pierre, 2007, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant.

<sup>4</sup> Le Lay Stéphane, 2014, « Enseignements empiriques et éthiques d'une biffe sociologique parmi les éboueurs parisiens », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 205, p. 120-131.

<sup>5</sup> Frances Jean, 2013, *Former des producteurs de savoirs. Les réformes du doctorat à l'ère de l'économie de la connaissance*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

arrivés à faire ce que nous appelons une « sociologie (de) garage ». L'enjeu de ce retour réflexif consiste à expliciter la manière dont une telle forme collective d'activité sociologique, en ouvrant un mode alternatif de production de connaissances relatives au monde académique, crée des conditions de plaisir au travail.

Au point de départ de notre réflexion, nous avons anticipé l'irritation que provoque chez de nombreux sociologues la lecture « d'auto-objectivations » qui n'ont de réflexives que le nom et qui, invariablement, narrent des difficultés insurmontables rencontrées sur un terrain finalement conquis de hautes luttes, grâce à un habile mélange de « ruses » et d'« irrévérences ». En plus, nous adhérons en partie aux analyses de Merton, pour qui les chercheurs ne sont pas tenus, lorsqu'ils publient leurs résultats, de dresser un compte rendu de leur activité, ni d'expliquer les raisons poussant à étudier un objet de recherche plutôt qu'un autre : les cadres disciplinaires, dans lesquels s'intègrent les travaux scientifiques, forment un « patron » – au sens de modèle – qui, selon Fabiani<sup>6</sup>, stabilise des procédés d'analyse, des schèmes d'interprétation et des objets de recherche. Pourtant, l'écriture ethnographique autorise, et même incite, les récits à la première personne et, souvent, l'auteur explique les raisons de sa venue sur tel ou tel terrain. Il nous fallait dès lors nous (re)demander si ces comptes rendus d'activité tiennent toujours d'une « coquetterie disciplinaire » s'accordant mal aux exigences d'objectivité et d'universalisme partagées dans la majorité des sciences. Viseraient-ils seulement à offrir à des ethnologues et des sociologues un prétexte pour se mettre en scène (à leur avantage) ? En certains cas, les retours des chercheurs sur leurs propres expériences sont effectivement engagés au service de leur ego, jusqu'à la caricature, et nourrissent leur narcissisme<sup>7</sup>. Mais cette situation n'épuise pas la réalité. Le travail d'explicitation des cheminements individuels et/ou collectifs amenant à s'engager sur un terrain donné doit également pouvoir livrer au lecteur un éclairage pertinent quant au sens du projet de connaissance poursuivi – les travaux de Favret-Saada<sup>8</sup> l'illustrent bien. Et c'est ce que nous espérons réaliser ici.

Cette partie du travail d'objectivation sociologique peut donc emprunter les traits d'une auto-analyse, sous forme de propos liminaire d'une recherche en cours visant notamment à lutter contre une tendance relevée par Gingras<sup>9</sup> : celle amenant les auteurs de sciences sociales à se rendre illisibles les uns aux autres. Dans le cas présent, l'enquête dont il est question porte certes sur le concours « Ma thèse en 180 secondes » (MT180, mt180.fr) : la première partie de cet article en retrace rapidement l'histoire. Revenir sur la genèse de cette *communication competition* vise certes à dessiner les contours du terrain d'étude afin de mieux préciser les questions sociologiques qui s'y découvrent. Mais l'enjeu principal est avant tout de renseigner les conditions de possibilité pour trois sociologues de domaines, d'âges et de statuts

<sup>6</sup> Fabiani Jean-Louis, 2012, « Du chaos des disciplines à la fin de l'ordre disciplinaire ? », *Pratiques*, n° 153-154, p. 139-140.

<sup>7</sup> Olivier de Sardan Jean-Pierre, 2007, *op. cit.*

<sup>8</sup> Favret-Saada Jeanne, 1977, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*. Paris, Galilée.

<sup>9</sup> Gingras Yves, 2014, « Controverses entre sociologues des sciences : pourquoi les “constructivistes” ne se comprennent plus », in id. (dir.), *Controverses. Accords et désaccords en sciences humaines et sociales*, Paris, Éditions du CNRS.

variés à se coordonner en collectif de recherche, en mobilisant des ressources de différents types. C'est ce que l'on peut voir dans le cas de la « biologie de garage », point que nous aborderons dans la deuxième partie de l'article, où il s'agira de déterminer *comment* et *pourquoi* des chercheurs en sociologie entreprennent aujourd'hui des projets de recherche en marge des équipes et des structures académiques et quasiment sans financement. Dès lors, un bref retour sur le parcours des trois coparticipants d'un tel collectif, en troisième partie d'article, est un passage obligé qui relève moins d'une tentation nombriliste que d'un préalable réflexif nécessaire à la poursuite d'un projet de recherche autonome visant l'analyse d'un dispositif de mise en spectacle des sciences.

#### **Encadré méthodologique**

Pour étudier le MT180, nous avons réalisé un travail exploratoire consistant à visionner les prestations des candidat-es disponibles sur le site Internet du concours (session 2014). Nous avons ensuite contacté les participant-es de la finale nationale pour leur demander s'ils/elles souhaitaient participer à une enquête sociologique. Les volontaires nous ont fourni un certain nombre de documents, dont un CV complet. Ces documents nous ont permis de commencer à caractériser la population des candidat-es au concours. Il apparaissait alors que ces doctorant-es cumulaient des critères de l'« excellence » académique (publications, prix, bourses, etc.) : le concours leur permettait de les mobiliser publiquement et d'acquérir davantage de visibilité. Nous avons ensuite réalisé une série d'entretiens avec les « importateurs » français du MT180 (université de Lorraine, Centre national de recherche scientifique, Conférence des présidents d'université), avec les premiers organisateurs francophones du concours (ACFAS) et avec des candidat-es du concours 2014. Pour la session 2015, nous avons assisté – en spectateur-observateur – à quatre éditions régionales du concours. Pour l'une d'elles, deux d'entre nous ont pu, en plus, observer la formation théâtrale qui précédait le concours. Nous avons d'ailleurs réalisé trois entretiens individuels et un entretien collectif avec les organisateurs locaux de cette édition. Une fois ces observations réalisées, nous avons organisé un entretien collectif avec le groupe de candidat-es de cette même édition du MT180. Aussi totalisons-nous pour le moment sept entretiens institutionnels, quatre entretiens avec des membres du jury de Communauté d'universités et d'établissements (COMUE), trois entretiens avec des membres des jurys national et international, et des entretiens (individuels ou collectif) avec dix candidat-es du concours (2014 et 2015). Nous avons également continué les observations de terrain : Baptiste et Stéphane ont décrit la finale nationale à Nancy et le collectif au complet a ensuite observé la finale internationale à la Sorbonne. Parallèlement, nous avons également réalisé une veille sur les réseaux sociaux (twitter en particulier), et rassemblé des articles de presse traitant du MT180 afin de constituer un corpus de textes de commentaires sur le sujet. Enfin, fin 2015 nous avons lancé une enquête par questionnaire, qui a reçu plus de 200 réponses en quelques semaines.

(1) URL : <http://webcast.in2p3.fr/videos-6588>.

## Le MT180 : une adaptation francophone d'un dispositif académique australien

Au départ, l'idée d'un concours mettant en scène de jeunes chercheurs sous la forme d'un discours de trois minutes vient de l'Université de Queensland (Australie). En 2008, des étudiants ont mis sur pied le concours *Three Minute Thesis* (3MT®, <http://threeminutethesis.org>), dans le but de cultiver les compétences académiques, de présentation de soi et de communication scientifique des participants. Comme l'annonce le site Internet dédié au concours, « la compétition renforce leur capacité à expliquer efficacement leur recherche en trois minutes, dans un langage approprié à un public de non-spécialistes »<sup>10</sup>. Débutant comme un concours local mobilisant 160 étudiants en master et en doctorat, ce concours s'est rapidement développé d'abord en Australie et en Nouvelle-Zélande, puis à travers le monde anglophone jusqu'à concerner en 2011 plus de 200 établissements d'enseignement supérieur, tandis qu'en novembre 2013 prenaient place les *Universitas 21* (U21) 3MT, compétition engageant plusieurs universités sur une plateforme virtuelle.

C'est L'Association francophone pour le savoir-ACFAS (ACFAS, dans la suite de nos développements) qui, la première, développe, dans le monde francophone, sa version du 3MT. Organisme à but non lucratif contribuant à l'avancement des sciences au Québec fondé en 1923 (par onze sociétés savantes – biologie, médecine, physique, génie, chimie, histoire naturelle, mathématique, astronomie, histoire, économie politique et philosophie), l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences œuvre pour « promouvoir la recherche et l'innovation ainsi que la culture scientifique dans l'espace francophone, en contribuant à la diffusion et à la valorisation des connaissances et de l'approche scientifique, en vue d'améliorer la qualité de la vie en société. »<sup>11</sup> L'un de ses buts principaux étant de « contribuer à l'élaboration d'une véritable société du savoir », elle développe des partenariats avec tous les organismes publics et privés intéressés par la recherche scientifique et sa communication vers le plus grand nombre<sup>12</sup>.

En 2012, lors de son 80<sup>e</sup> congrès annuel, en cohérence avec l'un des axes principaux de son plan stratégique, l'Association décide de mettre en avant certaines activités dirigées vers ce qu'elle nomme « la relève en recherche », à savoir les jeunes chercheurs en master, doctorat et post-doctorat. « Donc on a appelé les gens qui s'occupent du *Three Minute Thesis* pour leur demander si on pouvait en faire une adaptation francophone. » (DG ACFAS, entretien du 13 avril 2014). Le concours « Votre soutenance en 180 secondes » est lancé, la finale se déroulant en mai 2012. En 2013, l'ACFAS renouvelle l'expérience dans le cadre des « activités spéciales » du congrès. Cette même année, l'Université de Lorraine met également en place le concours sous le nom « Ta thèse en 180 secondes », suite aux contacts d'un respon-

<sup>10</sup> « About 3MT® », en ligne : <http://threeminutethesis.org/about-3mt>, consulté le 14 avril 2016.

<sup>11</sup> « Qui sommes-nous? », ACFAS, en ligne : <http://www.acfas.ca/acfas/qui-sommes-nous>, consulté le 14 avril 2016.

<sup>12</sup> Gingras Yves, 1994, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS, 1923-1993*, Montréal, Boréal.

sable de la direction Culture scientifique et technique avec l'ACFAS dans le cadre d'une manifestation scientifique, quelques mois auparavant. Le CNRS et la CPU, approchés à ce moment-là, attendront 2014 pour s'impliquer dans le développement du dispositif via leurs directions de la Communication respectives : le concours devient « Ma thèse en 180 secondes » (les deux organismes co-déposant le nom à l'INPI<sup>13</sup>), appellation reprise par l'ACFAS dans le cadre de sa participation à la première finale internationale, à Québec, le 25 septembre 2014.

En termes de « diffusion », le concours est un indéniable succès : entre sa première édition confidentielle et la troisième en 2015, le nombre de candidat-es et d'institutions engagé-es a connu une croissance nette – plus de 300 doctorant-es ont participé aux phases locales en 2015, provenant des 27 COMUE françaises. Car selon le souhait des instigateurs, le MT180 est désormais organisé au niveau des COMUE et non plus des Régions : le concours sert aux COMUE à donner corps à leur existence, plusieurs de leurs présidents se saisissant de l'occasion pour illustrer la capacité des différents établissements à organiser un événement rassemblant des doctorant-es de toutes leurs écoles doctorales<sup>14</sup>.

Mais le MT180 s'intègre aussi aux cursus doctoraux. Pour soutenir sa thèse, et cela vaut pour un nombre croissant d'écoles doctorales, il faut accumuler des *European credit transfert system* (ECTS). Participer au concours ne permet pas d'en acquérir directement ; en revanche, suivre les formations à la communication, à la « mise en scène » et au « jeu de scène » qui précèdent le MT180 et qui sont proposées dans un certain nombre de COMUE, donne la possibilité à une partie importante des doctorant-es de gagner ces fameux ECTS. Dès lors, on peut voir, ici, comment l'intégration du concours aux *curricula* doctoraux est favorisée et, symétriquement, comment ce concours soutient l'intégration de formation à la communication, au « jeu de scène », etc., aux cursus d'apprentissage à la recherche.

### « Amateurs », « professionnels »... *what else* ?

Ce texte est le fruit d'un travail mené dans le cadre d'un appel à articles d'une revue : notre proposition a été jugée insuffisamment aboutie par le comité de rédaction, qui n'a pas estimé utile de nous demander une deuxième version. En particulier, l'usage des catégories « amateur » et « professionnel » a été considéré comme non pertinent en raison de nos profils respectifs et de nos liens avec des laboratoires (voir plus bas). De même, l'idée de « sociologie de garage », qualifiée d'intéressante, a finalement été jugée insuffisamment étayée (avec l'argument selon lequel notre pratique collective, insuffisamment décrite, était banalement similaire à celle de nombreux docteurs précaires), et surtout improprement comparée avec les autres situations disciplinaires dont il est question ci-dessous. Il n'en reste pas moins que

<sup>13</sup> Les deux organismes français ont procédé à la manière des étudiants australiens, en protégeant et en « marquant » un événement de communication scientifique pour en contrôler ses usages sociaux. Ils s'assurent que le dispositif ainsi « labellisé » serve effectivement d'outil de promotion de leurs institutions.

<sup>14</sup> Dans certains cas, ces discours publics fédérateurs masquent mal les conflits internes aux COMUE. Il serait ainsi intéressant d'analyser, sur plusieurs années, la réalité de participation des différentes écoles doctorales au concours.

répondre à cet appel a été pour nous l'opportunité de discuter précisément du sens de notre travail et des modalités concrètes de « faire collectif ». Ce moment de questionnement a son importance pour mener le travail d'objectivation sociologique, car il nécessite de réinvestir, à nouveaux frais, des discussions classiques de la sociologie des sciences et de la sociologie des professions scientifiques : qui produit des connaissances ? dans quelles circonstances ? quels effets cela induit-il en matière de dynamiques disciplinaires ?

### *Une position professionnelle ambivalente*

L'un des débats en la matière renvoie à la distinction opérée entre « amateurs » et « professionnels » durant le 19<sup>e</sup> siècle. Par exemple, il y a longtemps déjà, Lanford<sup>15</sup> avait insisté sur la place minorée, dans les analyses sociologiques, de l'influence des pratiques amateurs sur la spécialisation de l'astronomie et de l'astrophysique. Quelques années plus tard, Star et Griesemer<sup>16</sup> analysaient les interactions complexes entre différents groupes sociaux dans l'accumulation de connaissances zoologiques concernant un système écologique local aux États-Unis. Là encore, une étroite coopération entre scientifiques « professionnels » et « amateurs » prit place, les premiers étant dans ce cas à l'origine des avancées méthodologiques. Plus récemment, Desmond<sup>17</sup>, à partir de l'exemple de la biologie, a montré que la professionnalisation du champ scientifique britannique a accompagné le renforcement de l'Empire et les transformations des équilibres de pouvoir parmi les classes sociales dominantes et entre fractions religieuses : le travail de terrain des « amateurs » locaux s'est vu progressivement délégitimé par le travail de laboratoire des « professionnels » métropolitains. Comme le résume un article consacré aux « bricolages » en matière de recherche biologique actuelle, les « collaborations entre professionnels et amateurs, et le fait que des amateurs et des bénévoles produisent de la science ne sont pas un phénomène récent : depuis ses débuts, le travail scientifique a été mené par divers groupes d'acteurs : chercheurs, amateurs, professionnels, patients, etc. »<sup>18</sup>. Toutefois, ledit phénomène garde toute sa contemporanéité ; afin d'en saisir les reconfigurations présentes, Charvolin propose d'ailleurs « de convoquer le terme français “d'occupation” pour désigner cette double dimension d'un hobby, au sens des “enthusiasts” anglais, et d'une “place” [...] marginale »

<sup>15</sup> Lanford John, 1981, « Amateurs and astrophysics : a neglected aspect in the development of a scientific specialty », *Social studies of science*, vol. 11, n° 3, p. 275-303.

<sup>16</sup> Star Susan Leigh, Griesmer James R., 1989, « Institutional ecology. “Translations” and boundary objects : amateurs and professionals in Berkeley's museum of vertebrate zoology, 1907-39 », *Social studies of science*, vol. 19, n° 3, p. 387-420.

<sup>17</sup> Desmond Adrian, 2001, « “Professionals,” “amateurs” and the making of mid-Victorian biology : a progress report », *Journal of the history of biology*, vol. 34, n° 1, p. 3-50.

<sup>18</sup> Meyer Morgan, 2012, « Bricoler, domestiquer et contourner la science : l'essor de la biologie de garage », *Réseaux*, n° 173-174, p. 303-328. La sociologie nous enseigne depuis longtemps que les pratiques de « bricolage » plus ou moins légitimes, plus ou moins discrètes existent dans de nombreuses situations de travail, aussi bien au sein de l'espace productif qu'à ses marges. La recherche scientifique n'échappe pas à ces dynamiques (voir plus bas).

dans l'espace académique, depuis laquelle il devient possible de bousculer la définition « de ce qui importe dans le travail scientifique »<sup>19</sup>.

La sociologie n'est pas en reste : en tant que discipline, elle est prompte à (se) rendre invisible des phénomènes détectés chez ses « voisines ». Le travail de Platt en rend compte : dans un article où elle étudie la place de Hughes au sein de ce que l'on nomme rapidement l'« École de Chicago », elle souligne notamment que les chercheurs de la période d'avant-guerre « néglige[ai]nt fréquemment d'indiquer de façon claire l'origine de leurs données – ce qui implique que la distinction entre sources “primaires” et “secondaires” n'avait guère d'importance à leurs yeux. C'étaient les documents personnels plutôt que l'observation participante qui, [...] permettaient de saisir le sens vécu par les sujets. En effet, l'“observation participante”, au sens où on l'entend aujourd'hui, n'est devenue courante que plus tard. »<sup>20</sup>. Cette porosité discrète<sup>21</sup> entre « amateurs » et « professionnels » dans la récolte des données a largement contribué au prestige de la première génération de chercheurs de l'université de Chicago, mais a largement été laissée à l'ombre de son historiographie officielle.

Cette partition classique entre « amateurs » et « professionnels » ne rend toutefois pas bien compte de nos trajectoires et positions respectives au sein du champ académique de la sociologie<sup>22</sup>. Avec les « professionnels », nous partageons en effet un ensemble de propriétés sociales objectives : cursus scolaire et universitaire, titres académiques (dont le doctorat<sup>23</sup>), activités éditoriales (rédaction et expertise d'articles et d'ouvrages), activités de communication scientifique (organisation et participation à des séminaires et des colloques), activités temporairement rémunérées d'enseignement et de recherche, mobilisation de règles de métier communes à la sociologie (observations, entretiens, statistiques, etc.). Pourtant, deux éléments

<sup>19</sup> Charvolin Florian, 2010, « Le défi des sciences à amateurs pour penser l'anthropologie des connaissances », in Le Marec Joëlle (dir.), *Les études de sciences : pour une réflexivité institutionnelle*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 92.

<sup>20</sup> Platt Jennifer, 1997, « Hughes et l'école de Chicago : méthodes de recherches, réputations et réalités », *Sociétés contemporaines*, n° 27, p. 13-27.

<sup>21</sup> « Certaines données qui semblent être de première main se révèlent souvent rassemblées en effet de première main, mais par d'autres, en particulier par des services d'assistance sociale. » : Platt Jennifer, 1997, *op. cit.*

<sup>22</sup> Cette focalisation sur une partie spécifique de l'espace social couvert par la sociologie n'est pas une forme de réductionnisme (il existe des sociologues praticiens professionnels), mais s'explique avant tout par le destin de nos pratiques (faire « œuvre » scientifique, via notamment le respect de certaines règles de métier spécifiques, et un travail systématique de publication) et par le rapport projectif au champ académique (viser à s'y insérer durablement – sous forme d'emploi stable et/ou sous forme de publications récurrentes). Le plaisir au travail que nous cherchons a donc une forme différente de celle des praticiens sans engagement dans la recherche.

<sup>23</sup> Comme le rappelait Hughes, « la soutenance de thèse correspond à ce que les ethnologues appellent un rite de transition ou rite de passage, au cours duquel un individu passe de l'état de chercheur apprenti à celui de collègue à part entière » : Hughes Everett C., 1996 (1976), « Le drame social du travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 115, p. 94-99. Ceci conserve son actualité, même si le passage ouvert par ce rite s'est considérablement allongé, en raison des difficultés d'intégration professionnelle.



importants nous rapprochent des « amateurs » : nous n'occupons pas de position professionnelle stabilisée dans le champ académique, et les activités scientifiques suscitant chez nous le plus de plaisir se déroulent souvent de façon bénévole, dans les interstices de nos divers engagements professionnels<sup>24</sup>. En cela, nous renouons avec des situations qui ont existé avant la phase de professionnalisation des sociologues, à la fin des années 1970. Toutefois, ces modes bricolés d'engagements scientifiques prennent place dans une configuration sociopolitique différente : la précarisation sociale des chercheurs et enseignants-chercheurs est en effet devenue l'outil de management d'institutions étatiques ayant fait le choix de renoncer à la stabilisation de leurs équipes de recherche au profit d'une « logique projet » court-termiste<sup>25</sup>. Si pour l'un d'entre nous (Stéphane), cette réalité ne percute pas outre mesure des dispositions sociales désajustées par rapport aux attentes du champ académique<sup>26</sup>, pour les deux autres (Baptiste et Jean), elle pose directement la question de l'intensification de la lutte des places dans l'emploi scientifique.

Car il est sans doute aujourd'hui peu de domaines comme les mondes de la recherche et de l'enseignement supérieur – particulièrement en sciences humaines et sociales – où il existe un tel décalage entre le coût d'entrée dans la carrière et le taux d'incertitude relatif au recrutement. Aujourd'hui, ce sont des milliers de docteurs, et des postes statutaires toujours plus rares. En 2012, 85 % des plus de 2 800 diplômés de 3<sup>e</sup> cycle en Lettres et Sciences humaines et sociales (LSHS) souhaitaient devenir maître de conférences (MCF) ou chargé de recherche (CR) dans un Établissement public à caractère scientifique et technique<sup>27</sup>. Ils composent cette population d'impétrants qui considèrent les chercheurs et enseignants-chercheurs titulaires comme un groupe professionnel de référence. Mais un obstacle de taille se dresse sur leur chemin académique : en 2007, d'après le rapport de l'Observatoire de l'emploi scientifique (OES), un peu plus d'un tiers des doctorants en LSHS soutenant chaque année suffisaient à couvrir les besoins de remplacements de chercheurs et d'enseignants chercheurs titulaires<sup>28</sup>.

Certains chercheurs – souvent en poste, en bonne position académique ou à la retraite – ne s'en inquiètent pas. Ils incitent plutôt leurs collègues et jeunes collègues à

<sup>24</sup> Empruntant au vocabulaire des manufactures du 19<sup>e</sup> siècle (bien connu des sociologues du travail), les chercheurs des laboratoires de nanotechnologie étudiés par Jouvenet ont une expression pour désigner ces activités de recherche menées à côté des et grâce aux projets « officiels » et/ou rémunérateurs : ils disent travailler « en perruque ». Jouvenet Morgan, 2011, « Profession scientifique et instruments politiques : l'impact du financement “sur projet” dans les laboratoires de nanosciences », *Sociologie du travail*, vol. 53, n° 2, p. 234-252.

<sup>25</sup> Granger Christophe, 2015. *La destruction de l'université française*, Paris, La Fabrique.

<sup>26</sup> Ce point mériterait des développements spécifiques impossibles à mener dans les limites de cet article. Disons rapidement que l'*illusio* propre au champ académique n'a pas suffisamment d'efficace pour étayer l'engagement subjectif nécessaire à la participation aux luttes de classement permanentes. Une traduction pratique de ce désajustement est son refus, depuis plus de dix ans, de présenter les concours de recrutement MCF et CR, en dépit d'éléments scientifiques suffisants pour le faire.

<sup>27</sup> Observatoire de l'emploi scientifique, 2014, *L'état des lieux de l'emploi scientifique en France*, Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche.

<sup>28</sup> Observatoire de l'emploi scientifique, 2007, *L'état des lieux de l'emploi scientifique en France*, Ministère délégué à l'enseignement supérieur et à la recherche.

ne pas craindre d'être autonomes. Pour eux, bénéficier d'un statut de fonctionnaire ne protégerait pas de la médiocrité. De même, être entrepreneur de science et de soi-même n'empêcherait pas de devenir un scientifique « excellent ». Peut-être. Mais la « leçon de choses » est dure à encaisser. Surtout quand elle vient de personnes n'ayant pas connu de crise majeure de l'emploi dans leurs années de formation et d'entrée dans la vie active. Et à généraliser une telle autonomie, la force de travail des professionnels des sciences en viendrait rapidement à n'être plus orientée que par les seules forces des marchés – de l'emploi, des brevets, de l'innovation, etc. Cette précarisation du travail et la perte d'emprise des travailleurs (même ceux du savoir) sur l'orientation de leur activité soutiennent ainsi la transformation des collectifs de pairs en équipes-projets<sup>29</sup>, lesquelles sont susceptibles d'être reconfigurées à chaque « *mercato* académique », ce qui n'est pas sans poser de problème en matière de cohérence collective et de coopération dans le travail. Et puisque nous sommes attachés à la mécanique du « beau jeu » scientifique, nous sommes soucieux du maintien de ces statuts offrant à ceux qui en bénéficient de pouvoir s'investir dans l'analyse de tout type de « machineries » sociales et d'en produire des outils de démontage et de compréhension – qui ne soient pas uniquement des outils de gestion ou des technologies de gouvernement. Le statut de fonctionnaire n'est donc pas un idéal, mais bien une ressource utile à l'autonomie, laquelle facilite l'élaboration de « beaux problèmes » collectivement partagés.

En LSHS, comme dans les autres disciplines, les possibilités d'accès aux postes de CR et de MCF se raréfient donc, sous l'influence d'au moins trois dynamiques : un accroissement du nombre de doctorats délivrés (10 000 par an durant la première décennie 2000, 14 000 en 2014), une diminution du nombre d'ouverture de postes (2 697 en 2006, 2 067 en 2012<sup>30</sup>) et une extension de la recherche contractuelle. Sans surprise, l'ensemble de ces éléments a conduit à la constitution d'une large « armée de réserve académique »<sup>31</sup>. Les mondes de la recherche en SHS continuent de former de nombreux chercheurs, sans être capables de les intégrer tous. Et si la vocation des études doctorales en LSHS ne peut se réduire à produire des chercheurs et enseignants-chercheurs du public, les opportunités d'emploi dans le privé sont rares et exposent les diplômés au risque du sous-emploi. Il en résulte que les profils les moins « académiques » ou les aspirants les moins « obstinés » sont exclus ou s'auto-excluent de la lutte des places et se tournent vers d'autres secteurs d'activités. Ils tâcheront alors de mettre à profit, tant bien que mal, leurs compétences dûment et durement acquises. Ils expérimenteront peut-être aussi la pratique

<sup>29</sup> Crawford Matthew B., 2010, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte.

<sup>30</sup> Observatoire de l'emploi scientifique, 2014, *L'état des lieux de l'emploi scientifique en France*, Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche.

<sup>31</sup> Depuis 2006, 6 585 personnes, en moyenne, sont qualifiées par an par le Conseil National des Universités et près de 80% d'entre elles postulent au moins une fois à un poste de MCF au cours des quatre années que durent la qualification à ce grade (Service général des personnels de l'enseignement supérieur et de la recherche, Etude de la promotion 2014 des qualifiés aux fonctions de maître de conférences et de professeur des Universités, MESR).

des sciences sociales hors les murs académiques, laquelle peut rapidement apparaître assez frustrante<sup>32</sup>.

Ici, l'enquête collective « en amateur » peut jouer un rôle important : neutraliser certains des effets de la précarisation, dont l'un d'eux, et non des moindres, est l'isolement, aussi bien social que psychologique. Il n'est sans doute pas anodin qu'un terme comme celui de « collectif » refasse actuellement surface et offre une alternative à celui d'équipe : collectifs de femmes, de travailleurs, d'immigrés, collectifs de chercheurs, collectifs d'artistes, des collectifs pour tous les goûts et dont la prolifération n'est pas sans lien avec les bouleversements socioéconomiques contemporains<sup>33</sup>. Sans doute une part non négligeable de la création des « collectifs » qui fleurissent un peu partout aujourd'hui peut-elle être assimilée à autant de tentatives de répondre aux diverses pressions de cette période en termes d'organisation du travail et de la vie en société<sup>34</sup>. Après tout, la psychodynamique du travail a montré depuis longtemps qu'un collectif se bâtit sur un ensemble de règles techniques, éthiques et civiles partagées, en vue de réaliser une œuvre commune, en partie contre l'organisation prescrite du travail<sup>35</sup>. Les tentatives de mettre sur pied des collectifs peuvent donc être comprises comme des moyens de subvertir les normes institutionnelles actuelles (procéduralisation et standardisation de la recherche).

Pour tous les éléments précédemment rappelés, notre pratique collective nous rapproche des configurations identifiées dans les études consacrées au renouveau de la « biologie de garage » :

« dans la pratique on trouve beaucoup de personnes qui ont un intérêt prononcé, souvent professionnel, pour les sciences, comme des doctorants en biologie qui se lancent dans des projets secondaires et ludiques ou des artistes qui utilisent la science dans leurs travaux »<sup>36</sup>.

Cette proximité avec la « *do-it-yourself biology* » nous a incités à reprendre le terme « garage » : notre collectif de « sociologues de garage » constitue en effet un moyen alternatif d'aménager un espace de recherche permettant de mener une enquête indépendante des commandes publiques ou privées, et d'accéder à une réelle forme de plaisir au travail en dépit des contraintes rencontrées. Ce dernier constat converge avec les résultats des travaux de psychodynamique du travail : l'un des destins psychiques possibles de la souffrance au travail – qui survient lors de la confrontation au réel et à l'échec qu'il implique généralement – est justement le plaisir, le gain subjectif rendu effectif par la subversion des difficultés éprouvées (objectivé par exemple par une « belle » publication). C'est également ce qu'illustre Craw-

<sup>32</sup> Chauvier Éric, 2004, *Profession anthropologue*, Bordeaux, William Blake & Co.

<sup>33</sup> Castel Robert, 1995, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard ; Appay Béatrice, Thébaud-Mony Annie (eds.), 1997, *Précarisation sociale, travail et santé*, Paris, Institut de recherche sur les sociétés contemporaines (IRESCO).

<sup>34</sup> Concernant l'exemple des collectifs artistiques, Pizzinat Baptiste, 2014, « Le collectif artistique par gros temps », in Doyon Raphaëlle, Freixe Guy (eds.), *Les Collectifs dans les arts vivants depuis 1980*, Montpellier, L'Entretemps, p. 67-77.

<sup>35</sup> Dejours Christophe, 1993 (1980), *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*, Paris, Bayard éditions.

<sup>36</sup> Meyer Morgan, 2012, « Bricoler, domestiquer et contourner la science : l'essor de la biologie de garage », *Réseaux*, n° 173-174, p. 303-328.

ford : régler la fourche hydraulique d'une moto de collection pose d'abord des problèmes aux allures souvent insolubles. Les résoudre demande généralement d'appeler à l'expertise et au diagnostic de collègues membre de la « communauté des mécaniciens-antiquaires ». Quand la question est résolue, c'est grâce à ces expériences de l'échec et à la mobilisation « d'une quantité [certaine] de cogitation »<sup>37</sup> d'un collectif de pairs que le professionnel initialement frustré en vient à trouver le plus de sens à son travail et y prend le plus de plaisir – exerce-t-il « en amateur » pour l'occasion. De même, déployer collectivement les intelligences pratiques individuelles pour surmonter les obstacles de la recherche, puis réussir à proposer des analyses (potentiellement) originales forme une source majeure (et spécifique) de plaisir au travail scientifique. Mais cela nécessite bien sûr un certain nombre de conditions.

### *Illusio de garage et conditions de travail*

Au moment où nous avons commencé à élargir notre terrain en dehors de la région parisienne (où nous résidons pour l'instant tous les trois), l'incongruité de notre démarche de recherche (nous) a frappé(s). Le travail entamé jusque-là, un peu en dilettante, prenait une autre ampleur du fait de l'organisation matérielle et logistique qu'il exigeait. Aller observer une finale régionale ou nationale du MT180 ailleurs que dans les limites franciliennes impliquait *de facto* la mobilisation de ressources matérielles diverses et variées. Premièrement, l'un au moins d'entre nous devait pouvoir se libérer professionnellement, en accord avec son employeur – ou sans son accord, d'ailleurs : il s'agissait alors d'inventer des « missions » ayant l'air crédibles, afin de justifier son absence du bureau. Il fallait ensuite trouver le moyen de se rendre sur les lieux, puis trouver un logement sur place, etc. Tout ce travail logistique, généralement pris en charge par les services « support » à la recherche, nécessite temps et argent. Et le temps comme l'argent sont les deux ressources avec lesquelles il s'agit le plus de « jongler » dès lors que l'on travaille en dehors des conditions de la « science normale ». Si les « professionnels en poste » doivent également « jongler » avec de l'argent, c'est plus rarement avec le leur. À cet égard, des relecteurs de notre article ont souligné que cette affirmation était de moins en moins vraie. Pourtant, sauf à considérer que « tout se vaut », prendre sur son traitement de chercheur pour travailler, si cela reste problématique, ne revient pas à prélever une partie de son salaire de X (enseignant vacataire, journaliste pigiste, etc.) pour pouvoir mener une recherche.

Ces conditions matérielles difficiles, constitutives de la « science de garage », nécessitent le déploiement de pratiques de « bricolage » et de « ruses » susceptibles de pallier l'absence de moyens institutionnels stables<sup>38</sup>. Mais elles sont également le signe d'un « intérêt », au sens bourdieusien de l'*illusio*, qui nous permet de croire en la valeur de ce type de démarche et de nous y investir sans trop nous poser de

<sup>37</sup> Crawford Matthew B., 2010, *op. cit.*

<sup>38</sup> On peut à nouveau nous objecter que les chercheurs statutaires sont confrontés aux mêmes difficultés. Une différence de taille toutefois : ils sont payés pour mener leurs recherches, ils disposent de locaux et de matériel pour travailler, ils peuvent se faire rembourser des frais de mission, etc.

question. Car il s'agit encore une fois de beaucoup prendre sur soi. Si nous avons bien sûr tenté de trouver des financements institutionnels ici ou là<sup>39</sup>, il est des terrains qui ne sauraient attendre et qu'il importe de battre, comme le fer, tant qu'ils sont encore chauds. C'est ainsi que nous avons investi le terrain de la finale nationale de Nancy après avoir négocié l'accès au concours avec les directions de la Communication du CNRS et de la CPU. Mais ce soutien institutionnel indispensable n'a pu être converti qu'en mobilisant d'autres formes de ressources, comme ces notes de terrain ci-après l'illustrent.

#### Extrait d'un carnet de terrain

Mardi 2 juin, Gare de l'Est, vers 18h. RDV pour prendre le train vers Nancy. Jean n'a pas pu faire le déplacement, en raison d'un terrain qu'il a à effectuer dans le cadre de son post-doc, aux Mines. C'est dommage qu'il rate cet événement, mais bon. On essaiera de se rattraper lors de la finale internationale. Trois paires d'yeux valent mieux que deux. Surtout lorsqu'elles sont prolongées par un stylo expert en observation *in situ*. Le voyage s'est déroulé assez vite. On n'a pas arrêté de discuter du MT180, des différentes hypothèses qu'on commence à échafauder sur tel ou tel point précis. Les billets de train nous ont été payés par l'EPTA (l'Equipe de psychodynamique du travail et de l'action, CNAM-Paris 5), suite à l'octroi par Christophe Dejours d'un financement entre 600 et 800 euros pour nous aider. Nous sommes donc arrivés à Nancy la veille de la finale en fin de journée. [C'est la responsable de Baptiste à la clinique où il travaille qui nous a prêté un studio]. De même, c'est elle qui a permis à Baptiste de prendre sa journée pour venir.

D'aucuns pourraient juger ces aspects prosaïques, mais la matérialité du travail est têtue. Elle oppose sa résistance aux chercheurs, qui n'ont d'autre choix que de trouver les moyens adéquats pour rendre la pratique scientifique possible. Bien évidemment, les conditions matérielles n'épuisent pas la compréhension des ressorts de l'engagement dans le travail de recherche. Il reste encore à analyser ce qui peut bien pousser des chercheurs non établis à s'investir, dans tous les sens du terme, dans ce type d'enquête en « free-lance ».

## Des chercheurs en liberté

### *Retour sur un triple engagement*

En juillet 2014, Jean Frances a participé à un colloque organisé à Bordeaux. Il a présenté un papier sur les sessions posters des Doctoriales®, résultat de l'analyse d'une observation participante<sup>40</sup>. Avec quelques sociologues (notamment des sciences), il s'est vu demander quels étaient ses plans pour la rentrée. Il a fait part à ses pairs de son intention d'entamer une enquête collective en compagnie de deux amis sociologues, Stéphane Le Lay et Baptiste Pizzinat. Quelques remarques genti-

<sup>39</sup> Ce que nous avons fini par réussir à faire, début 2016, lorsque le Groupement d'intérêt scientifique « Jeux et société » nous a octroyé une aide de 1 000 euros pour continuer à mener notre travail.

<sup>40</sup> Frances Jean, 2013, *Former des producteurs de savoirs*. *Op cit.*

ment ironiques et un peu moqueuses ont vite fait le tour de la table. L'assemblée s'accordait à dire qu'il fallait procéder dans un autre ordre : déterminer d'abord une question, un terrain, puis tenter de mobiliser des spécialistes du domaine pour constituer un collectif – ou plutôt, une équipe, selon le lexème des promoteurs de « l'économie de la connaissance » – et s'atteler à la recherche. L'intention de travailler avec ses deux collègues, quel que soit le sujet, primait toutefois sur ces considérations de méthode. Même s'il s'agissait évidemment de trouver un « terrain d'entente », c'était bien l'envie de faire de la sociologie ensemble qui prévalait.

Dans le même temps, le concours MT180 gagnait peu à peu en succès : des vidéos de doctorants capables d'expliquer, en trois minutes, comment leurs recherches allaient participer à la lutte contre le cancer, aux économies d'énergie, etc., ont commencé à « tourner » sur Internet et à obtenir des scores de visionnage à faire pâlir l'indice h de tout sociologue. Jean a rapidement reçu des mails de collègues lui demandant si le sujet ne l'intéressait pas, et lui précisant que, pour leur part, ils trouvaient quelque peu désolant de voir des jeunes chercheurs s'engager dans cette sorte de concours où, finalement, le *show* prime sur toute ambition d'explication. Disposant d'un peu de temps, Jean a alors décidé de s'y pencher. Après tout, ce terrain d'enquête lui permettrait de continuer à explorer ces nouveaux dispositifs de formation à la « démo » de science<sup>41</sup>, en essayant de comprendre comment l'apprentissage à la communication promotionnelle d'une recherche en germe peut transformer le sens que des doctorant-es donnent à leurs travaux et à leurs cursus.

Au moment où Jean a entamé des discussions avec Stéphane, celui-ci avait quitté depuis environ un an son poste statutaire de secrétaire de rédaction dans une des revues centrales du champ éditorial de sciences humaines. Son choix avait notamment été dicté par la nécessité de mettre à distance une configuration professionnelle pathogène dont il n'avait réussi à analyser les dynamiques structurantes que trop tardivement pour s'éviter un sérieux problème de santé. Cette épreuve l'avait rendu plutôt distant vis-à-vis des modes de coopération au travail dans le champ académique. Et la violence symbolique qui l'avait traversée lui avait signifié avec brutalité l'impossibilité d'être un « professionnel » *au service de la* sociologie tout en conservant un engagement « personnel » *en matière de* recherche. En dépit de ses efforts argumentatifs et pratiques, les directeurs de l'époque n'étaient jamais parvenus à accepter l'idée que son goût du travail de recherche trouvait une part importante de ses fondements dans une « rationalité de métier » sans lien avec une quelconque « rationalité de carrière ». Cette incompréhension définitive – liée à des habitus opposés en de trop nombreux points ? – fut un élément important dans cet infléchissement de sa trajectoire professionnelle.

Pendant l'année qui a séparé son départ de la revue et le début de la recherche collective, il a pu consacrer beaucoup de temps à lire et écrire sur ce qui guidait alors ses réflexions depuis plusieurs années : le travail des éboueurs<sup>42</sup>. C'est à l'occasion de cette recherche que la thématique du jeu dans le travail a commencé à

<sup>41</sup> Rosental Claude, 2007, *Les capitalistes de la science : enquête sur les démonstrateurs de la Silicon Valley et de la NASA*, Paris, CNRS Éditions.

<sup>42</sup> Corteel Delphine, Le Lay Stéphane (dirs.), 2011, *Les travailleurs des déchets*, Toulouse, Erès.

attirer son attention<sup>43</sup>. Aussi, quand Jean lui a parlé du MT180, la dimension « fun et sexy » mise en avant par les promoteurs du concours pour en justifier l'existence a constitué un élément aiguisant sa curiosité sociologique, indépendamment du jugement normatif qu'il pouvait initialement porter sur un tel dispositif. Le type de discours et les éléments pratiques repérables en première instance lui laissaient penser que le MT180 pouvait participer du processus plus général de « *gamification* » des mondes du travail<sup>44</sup>.

Peu avant la rentrée universitaire 2014-2015, Jean et Stéphane ont fixé un rendez-vous avec Baptiste pour essayer de déterminer ce qu'ils pourraient faire ensemble. La première rencontre a eu lieu au Groupe de sociologie pragmatique et réflexive (GSPR), laboratoire de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) auquel Jean est associé. Convaincus de leurs capacités à travailler ensemble, et tous trois adeptes de la démarche ethnographique, restait à trouver l'objet adéquat. Jean ayant déjà décidé qu'il étudierait d'une façon ou d'une autre le MT180, il a soumis sa proposition : il y avait là un dispositif assez ludique, ce qui convenait à Stéphane ; il y avait également de la mise en scène et du spectacle et Baptiste avait rédigé une thèse sur le travail théâtral d'une compagnie<sup>45</sup> ; enfin, le dispositif permettait d'interroger les reconfigurations de la formation doctorale, ce qui pourrait compléter utilement les recherches menées par Jean. C'est ainsi qu'à eux trois ils pouvaient constituer un collectif de sociologues prêts à s'attaquer à l'analyse du concours MT180.

Mais ce n'est pas sans réticence que Baptiste est arrivé lors de leur première session collective d'observation ethnographique. Les quelques vidéos du MT180 visionnées pour préparer son travail d'observation l'avaient démotivé. Si l'intérêt pour l'étude d'une nouvelle forme spectaculaire s'était rapidement fait sentir, il avait toutefois été assez vite revu à la baisse, au regard de la pauvreté du dispositif d'un point de vue plus strictement théâtral. Même s'il s'avère un défenseur convaincu de la méthode inductive, Baptiste avait cette fois du mal à donner du temps au temps. La perspective de mener une recherche collective avec ses deux collègues lui a pourtant donné un semblant de « baume au cœur sociologique ». Il s'est même dit en arrivant à la réunion que c'était également un luxe de pouvoir travailler comme cela aujourd'hui, alors même que l'on entend souvent dire que beaucoup de maîtres de conférences (fraîchement recrutés ou plus anciens) n'ont plus une once de temps

<sup>43</sup> Le Lay Stéphane, 2013, « Des pratiques ouvrières ludiques aux dispositifs managériaux ludistes : vers une instrumentalisation du jeu dans le travail », *Nouvelle revue du travail*, 2 (en ligne), <http://nrt.revues.org/702> ; Le Lay Stéphane, Rolo Duarte, 2015, « Les pratiques ludiques au travail : un monde comme si ou comme ci ? », actes du colloque « Travail et loisirs ou comment le travail se transforme par et dans le divertissement et comment le divertissement se requalifie en travail », CELSA/Sorbonne, 11-13 juin 2014 : URL : [http://www.gripic.fr/system/files/file\\_fields/2015/05/21/08lespratiquesludiquesautravail.pdf](http://www.gripic.fr/system/files/file_fields/2015/05/21/08lespratiquesludiquesautravail.pdf).

<sup>44</sup> Le Lay Stéphane, Pizzinat Baptiste, Frances Jean, 2015, « De l'usage du jeu en milieu académique », Communication au colloque « Gamification du travail – modalités, effets, fonctions et limites de la translation du jeu au travail », Cerlis/LabSic/HAC LAHIC, Paris, 20 novembre 2015.

<sup>45</sup> Pizzinat Baptiste, 2014, *Pippo Delbono, le théâtre au temps des assassins. Une approche ethnographique*, Préfaces de Jean-Louis Fabiani et Jean-Michel Ribes, Paris, Éditions de l'Amandier.

pour la recherche. Il faut en effet reconnaître une certaine « liberté » dans cette intention collective de chercher ensemble, alors même que les objectifs sont flous et que les moyens manquent. Et c'est sans doute avant tout cette liberté-là qui l'a intéressé et l'a incité à poursuivre le travail ethnographique.

Ce triple engagement dans le travail collectif révèle ainsi que, loin des stratégies de placement et autres réflexes académiques intéressés, l'enquête peut aussi s'avérer un espace commun offrant la possibilité d'échapper à certaines normes de l'organisation du travail scientifique actuelle. Parmi elles, celles tendant à faire de la réponse à un appel d'offre ou de la rédaction d'un projet de recherche le point de départ d'une collaboration scientifique. Il s'agit, par cette mise à distance, d'accéder aux possibilités de modifier soi-même son univers de travail, « probablement à la façon d'un logiciel libre »<sup>46</sup>. Deux dernières choses. Nous ne disons pas que tous les chercheurs peuvent toujours construire leur garage, et encore moins que cela soit toujours souhaitable. Premièrement, si nous pouvons faire collectif, c'est du fait de nos compétences, de nos savoir-faire sociologiques, des soutiens professionnels que l'on peut mobiliser, de notre amitié et parce que nous avons trouvé un terrain d'enquête qui soit aussi un terrain d'entente, au niveau méthodologique et théorique. Il y a donc bien quelque chose comme des conditions objectives (accord sur des règles de métier – notamment autour des méthodes ethnographiques –, existence d'un dispositif à investiguer, etc.) et subjectives (engagement partagé, curiosité pour son propre milieu, « volonté de savoir ») déterminant la construction d'un tel collectif. Ensuite, faire l'apologie à tout prix du garage – ce que nous ne faisons pas –, c'est envoyer un signal dangereux aux plus cyniques des managers de la recherche. C'est leur dire, « quoique vous fassiez, nous réussirons toujours à faire de la recherche de manière autonome ». Ce qui ne manquerait pas de leur faire répondre : « très bien ! Alors commencez par satisfaire à nos commandes et à nos consignes et faites ce que bon vous semble... mais sur vos temps libres ». Ils auraient alors des arguments pour justifier de réduire la recherche scientifique autonome au rang de loisir de chercheur ou d'enseignant-chercheur professionnel. Pire encore, alors saisi par le management, le garage scientifique pourrait devenir comme les temps de « projet personnel » laissés aux salariés de la *Silicon Valley*. Ainsi internalisé, il serait alors cet espace encadré de « liberté » censé stimuler la « créativité » des chercheurs en même temps qu'un instrument de management renforçant leur adhésion aux valeurs (des dirigeants) de leur institution. Nous sommes conscients qu'une telle récupération est possible. C'est pour cela que nous affirmons avec force que si ce « garage sociologique » nous permet de reprendre du plaisir au travail en ce qu'il nous assure autonomie d'action et liberté dans le choix de nos outils d'analyse, il demeure une construction exiguë, soumise aux aléas et qui ne doit pas avoir vocation à recouvrir tous les territoires de la recherche.

<sup>46</sup> Gosselain Olivier, 2011, « Slow Science – La désexcellence » (en ligne : [http://www.sisyphes.upmc.fr/~lemoine/docs/La\\_Desexcellence.pdf](http://www.sisyphes.upmc.fr/~lemoine/docs/La_Desexcellence.pdf)).



*Quelle pertinence du MT180 ?*

Choisir le MT180 pour une telle enquête collective est doublement pertinent d'un point de vue sociologique. D'abord, sa transformation en objet de recherche requiert d'investir des connaissances et des compétences de sociologie du spectacle, du travail et du système social des sciences. Il permet à chacun de s'engager de manière égalitaire<sup>47</sup> dans une coopération horizontale allégée des contraintes classiques liées à l'organisation du travail (division sociale du travail, pression managériale, en particulier). Cette plasticité empirique en fait un espace assurant la cristallisation d'intérêts de recherche connexes mais distinctifs en un projet de connaissance à la fois collectif et cohérent. Pour autant, cette étude vient s'ajouter aux projets menés par les membres dudit collectif. Et, dans un monde français de la recherche se contractualisant<sup>48</sup>, les sociologues sont de plus en plus exposés à passer d'un sujet à un autre au gré des contrats. Lamy, dans son discours de soutenance d'Habilitation à diriger des recherches, le constate : la recherche contractuelle induit « des terrains changeant d'une année à l'autre, des objets renouvelés à un rythme soutenu, des fonds d'archives explorés à marche forcée, des corpus d'entretiens construits sur une temporalité limitée et, conséquemment, un parcours fait de brisures et de bifurcations, d'investissements ponctuels et de retours (parfois) inattendus ».

Intuitivement, mener un projet de recherche supplémentaire peut donc être perçu comme un facteur augmentant le risque d'éparpillement du jeune chercheur, alors même que les comités de sélection aux postes de CR et de MCF tendent à exiger des candidats de mettre en lumière la « cohérence » de leur parcours, et que le travail sociologique exige de se spécialiser *a minima*. Dès lors, s'intéresser au MT180 relèverait d'une faute de calcul et témoignerait des difficultés des *homo academici outsiders* à se faire *homo aeconomici*. Toutefois, pour nous, cette interprétation ne tient pas. Notre enquête ne doit pas d'abord être considérée comme un supplément extravagant à nos agendas. Elle constitue surtout un espace-temps de recherche collective nous assurant de faire des sciences de manière autonome tout en élaborant des analyses qui nous offriront, potentiellement, de mieux comprendre nos objets de « professionnels ».

L'événement de mise en spectacle de la science qu'est le MT180 produit des outils de formation qui servent la professionnalisation managériale des doctorants, dont des stages d'apprentissage à la communication promotionnelle de la recherche. En faire la sociologie en « amateur », avec l'ambition de mettre au jour sa « machine-

<sup>47</sup> Plus haut, il est fait référence à l'amitié. Sans entrer dans les détails, rappelons que la proximité, le partage et l'égalité forment des éléments indispensables à ce « ciment affectif ». S'il est commun de mobiliser cette notion dans le cadre intime, il est également pertinent de le faire pour les mondes du travail. Ainsi, dans le cas des sciences, selon Pollack, une partie de la réussite de Lazarsfeld tenait aux relations amicales qu'il avait réussi à lier dans le champ académique, démontrant ainsi « la fécondité scientifique de l'amitié ». Pollak Michael, 1979, « Paul F. Lazarsfeld. Fondateur d'une multinationale scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 25, p. 47.

<sup>48</sup> Barbier Julien, 2011, « La science en projets : financements sur projet, autonomie professionnelle et transformations du travail des chercheurs académiques », *Sociologie du travail*, vol. 53, n° 4, p. 515-536.

rie »<sup>49</sup>, n'est pas anodin : par l'analyse sociologique du MT180, se donne à voir la volonté collective de s'interroger et d'amener les chercheurs et jeunes chercheurs de toutes disciplines à se demander à quoi et à qui peuvent servir ces dispositifs « ludiques » intégrés aux cursus doctoraux. Et derrière la constitution d'un tel collectif de recherche, se lit l'ambition de montrer que les possibilités de « faire » de la (bonne) sociologie ne correspondent pas, en tous les cas, à la dotation des contrats de recherche obtenus. Si « tout collectif de recherche n'a pas vocation, ni parfois n'est en mesure, d'acquérir une forme institutionnelle »<sup>50</sup>, il est des circonstances où construire et maintenir des espaces de recherche hors des institutions apparaît comme une nécessité.

## Conclusion

Le « garage » est cet espace où l'on peut faire de la science en amateur. C'est aussi un des lieux de l'innovation à la fin du 20<sup>e</sup> siècle et, encore plus, une terre d'ancrage de la mythologie de l'entrepreneur de la *Silicon Valley* incarné en son temps par Steve Jobs. Les coachs en création d'entreprise intervenant aux Doctoriales® aiment à rappeler combien « les grandes aventures entrepreneuriales » contemporaines sont parties des garages : dès lors, continuent ces mêmes promoteurs, tous les doctorants qui possèdent une remise à côté du jardin sont des Bill Gates en puissance, pour peu qu'ils s'en donnent les moyens. Néanmoins, explique Gaglio<sup>51</sup>, faire de la sociologie de l'innovation et de l'entrepreneuriat conduit à montrer que les inventeurs géniaux créant seuls dans leur garage existent avant tout, sinon uniquement, dans les discours de promotion de « l'esprit d'entreprendre ». Mais, ce ne sont pas seulement les innovateurs ou les biologistes qui peuvent être « de garage » : ce sont parfois aussi les trajectoires professionnelles ou scolaires. Et, dans ce cas, ce n'est plus à l'apprentis où l'on bricole avec ingéniosité jusqu'à innover pour entreprendre qu'il est fait référence. C'est plutôt au « placard », où sont enfermés les salariés jugés non productifs, gênants, etc., ou la voie vers laquelle sont dirigés les élèves et étudiants dont les habitus s'ajustent difficilement aux attentes de l'institution.

Est-ce à dire que nous essayons de nous positionner dans un espace mythifié de la création et que nous tentons de nous approprier un peu du génie si vite accordé aux *winner*s de la *Silicon Valley* ? Ou bien concédons-nous nous être engagés sur une voie de relégation académique, à mille années-lumière de cette « sociologie de salon » jalousement gardée par les Gardiens de la Galaxie académique ? Aucunement. Ici, les avertissements de Mills<sup>52</sup> peuvent guider nos réflexions. En mobilisant un certain nombre de capitaux culturels et sociaux, et un bon sens de l'autodérision,

<sup>49</sup> Frances Jean, Gaglio Gérald, Saint-Martin Arnaud, en préparation, « À l'école des *winner*s : de l'innovation pédagogique en formation doctorale », in Sainsaulieu Ivan, Saint-Martin Arnaud (dirs.), *Les formes contemporaines de l'innovation scientifique et technique*.

<sup>50</sup> Dubois Michel, 2014, « "Private knowledge" et "programme disciplinaire" en sciences sociales : étude de cas à partir de la correspondance de Robert K. Merton », *L'Année sociologique*, vol. 64, n° 1, p. 79-119.

<sup>51</sup> Gaglio Gérald, 2012, *Sociologie de l'innovation*, Paris, Presses Universitaires de France.

<sup>52</sup> Mills Charles Wright, 2006 (1959), *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte.

un terrain empirique comme le MT180 peut être investi sérieusement pour tenter d'analyser des phénomènes sociaux plus généraux. Certes, cela doit passer outre les tentatives explicites de découragement portées par les protecteurs autorisés de l'ordre des choses professionnel et du bon goût scientifique, qui n'y voient qu'une anecdote incongrue avant même d'avoir cherché à essayer de comprendre. Hughes l'a écrit il y a déjà fort longtemps : cette attention portée à un « objet académique de peu » permet aux « amateurs » d'éclairer différemment des domaines considérés comme prestigieux par les « professionnels » (ici, les sciences), introduisant du jeu dans les conclusions relevant des impensés du champ scientifique<sup>53</sup>. La curiosité et l'imagination sociologiques des « chercheurs de garage » enrichissent donc le fonds commun de connaissances sociologiques. Avec cet avantage que nos appartenances à des domaines différents de la sociologie ouvrent des possibles pour lutter contre les effets d'hyperspécialisation académique et donc pour accroître le potentiel heuristique de l'objet étudié. Finalement, notre engagement sociologique sonne comme de la *garage sociology*, hommage au « rock garage », style de musique revendiqué par des groupes comme The Fleshstones ou Fidlar, formations qui compensent la précarité « de leurs moyens par un surcroît d'agressivité [...]. Le garage se définit d'abord par son minimalisme forcé, par opposition aux productions plus sophistiquées des grands studios »<sup>54</sup>. Car c'est bien comme cela que nous procédons : en investissant un surplus d'engagement ethnographique pour pallier la faiblesse de nos moyens institutionnels, en vue d'offrir des analyses décalées.

<sup>53</sup> Le Lay Stéphane, 2014, « La “production scientifique” au prisme du travail des secrétaires de rédaction des revues académiques. Quelques remarques à propos de la division du travail dans la recherche », *Interrogations ? - Revue pluridisciplinaire en sciences de l'homme et de la société*, n° 18 (en ligne : <http://www.revue-interrogations.org/La-production-scientifique->).

<sup>54</sup> Assayas Michka, 2000, « Garage (rock) », in id., *Dictionnaire du rock*, Paris, Robert Laffont.